

L'école et le patronage

À l'inverse de toi, j'entre à l'école très tard. Il faut te dire que la maternelle, que le monde entier nous envie aujourd'hui, n'existe pas encore, en tout cas pas dans mon quartier, alors qu'elle fut inventée et réclamée par les femmes de La Commune de Paris en 1871. À sept ans, la communale de Saint-Barnabé, rue du docteur Cauvin, m'accueille. Ma mère n'allait pas gaspiller son argent en s'adressant aux institutions dites *libres*, qui n'existent que pour endoctriner. Mais hélas, je recevrai quand même un enseignement religieux, heureusement de courte durée, en allant un temps les jeudis, samedis et dimanches matin, au patronage écouter les mensonges de l'abbé. Cette entrée à l'école est terrible pour moi, c'est la fin de ma joyeuse liberté d'action.

La discipline est dure à avaler et difficile à comprendre, je la trouve absurde :

« *Il est interdit de courir dans la cour !...* » Que peut-on faire dans cet espace aéré, quand on vient de passer une heure assis sur un banc ?... Les *petits* doivent rester sous le préau, je ne peux même pas rejoindre mon grand frère, avec nos trois ans d'écart, nous ne sommes pas dans la même zone. Même les jeux sont interdits !...

Nous voilà comme des prisonniers dans un camp de travail !...

Si je travaille bien, c'est uniquement pour faire plaisir à mon père, il semble y tenir beaucoup, lui qui a déserté l'école à douze ans. Et je ne comprends pas l'intérêt de l'enseignement au-delà de savoir lire, écrire et compter. Pourquoi ne pas nous laisser apprendre ce qu'on veut ? Mon père et combien de voisins ont réussi leur vie en se formant seuls. Mais ce qui était vrai hier ne l'est plus aujourd'hui. Il faut passer par cette longue épreuve ; mon père sévère commande, exige, mais j'ai plaisir à lui obéir.

Je l'ai terriblement aimé, peut-être trop, et il en sera ainsi toute ma vie. Après l'avoir pleuré vingt ans, il a fallu que j'arrive à soixante-dix ans et plus pour pouvoir parler de lui, sans que ma gorge ne se serre et que les mots ne puissent plus sortir. Mon père était un homme superbe, hors du commun, un être d'exception. Il ne m'adressait jamais la parole (il me faudra attendre la guerre pour que nous ayons de longues conversations). Quelquefois, passant à ses côtés, il me posait simplement la main sur la tête et me retenait ainsi un moment près de lui, là j'étais heureux. Malgré l'air dur et hautain qu'il se donnait, il était très gentil, très doux. Un jour où j'avais fait une bêtise, il m'attrapa au passage par les cheveux : « *Aïe !... Papa, tu me fais mal !...* » et me lâcha aussitôt. Si j'avais fait la même remarque à ma mère, elle m'aurait répondu : « *Ah ! enfin, je te tiens par le bon bout !...* » et elle aurait serré un peu plus fort, ce n'était pas de la méchanceté, loin de là, mais elle n'arrivait pas à me faire obéir.

Le patronage — Comme tous les enfants soumis, à cette époque, j'ai eu droit à cet affreux et incontournable enseignement religieux, à cet endoctrinement !...

L'abbé Blanc m'expliqua, entre autres rocambolesques histoires, qu'un ange s'occupait de nous dans tous nos déplacements. Mais mon petit copain, le fils des Rochas, les laitiers à Saint-Barnabé, venait de se faire écraser par une automobile !... Pas d'effolement, pas de regrets, me dit l'abbé, bien au contraire, c'était même merveilleux, car il n'était pas mort, Dieu l'avait choisi et rappelé à lui pour en faire un ange !... Drôle de façon pour rappeler un enfant, il sera arrivé au Paradis sur une civière, en sang, le visage fracassé !...

Une faveur — Alors j'ai demandé à l'abbé de l'avoir à mon service, à avoir un ange gardien, autant que ce soit mon ami, pensant qu'il apporterait beaucoup plus de soin à ma personne. Cette modique faveur me fut refusée !... J'aurais dû m'adresser à Dieu directement, quand on passe par les intermédiaires on n'aboutit jamais.

La confession — Après la confirmation, pour ma communion solennelle, il a fallu que je passe par l'angoissante épreuve de la *confession*. L'abbé Blanc, toujours lui, dur d'oreille, se penche vers moi, il n'y a pas de confessionnal, nous sommes côte à côte à genoux et il me pose alors une question bizarroïde : « *As-tu regardé de vilaines images ?* » Mes aînés, comme les voisins, m'avaient prévenu : « *Il faudra que tu avoues le moindre petit vol, confiture ou chocolat, reconnaître avoir dit un gros mot ou un mensonge* » Mais non, rien de tout cela, c'est toujours la sempiternelle question : « *As-tu regardé de vilaines images ?* » Cette question saugrenue me pose un vrai dilemme, car enfant, je ne vois que de jolies gravures, elles ne peuvent qu'être belles, ne dit-on pas : « *Sois sage, beau et propre comme une image* » ? L'image c'est la référence et la récompense à la petite école. Je réponds évasif : « *Non, mon père, jamais !* » Je m'en tire avec deux Pater et j'ai mon absolution. Oui, mais !... Et si j'avais regardé, sans le savoir, une vilaine image ; dans le doute, de peur d'être blanchi, alors que mon âme ne l'était peut-être pas (l'abbé m'avait dit qu'en confession, il est très très grave de mentir) la fois suivante, je réponds par l'affirmative, le visage du confesseur traduit alors une grande satisfaction, je le vois soulagé par mon aveu, et j'en prends pour six Pater. Ces noires images sont très chères, elles doivent être terribles et cela me donne encore plus l'envie d'en voir !... Mais à cette époque, enfants et parents n'ont pas d'échange, pas de conversation. Les *capelans*, comme tous les adultes, nous demandent de nous taire, d'obéir sans discuter, dire « *Amen* », baisser les yeux et s'écraser. La très forte prudence est encore un obstacle aux délicats échanges et enfant, je ne sus jamais ce qu'étaient : ces *vilaines images*.

Catéchisme et catéchèse — Les enfants devaient donc se taire, seuls les hommes avaient le droit à la parole et même avant les femmes. Que les temps ont changé, aujourd'hui dans un repas avec Anne, Cathy, Laurence et Nathalie, j'ai beaucoup de mal à placer un mot !... Je n'ai pas aimé le patronage et ses ébats collectifs, on ne parlait pas de sports, mais de jeux et c'était : ballon rond, chat perché, gendarmes et voleurs ; ce que j'ai toujours aimé, c'est l'exploit individuel, j'étais un indépendant, un solitaire et je le resterai toute ma vie et dans tous les domaines. Même à l'Armée, étant sergent je faisais tout moi-même. Le capitaine me dit :

« *Où étiez-vous passé ?* »

— *Je suis allé porter des papiers à la gendarmerie...*

— *Mais vous avez un caporal pour ça...* »

Le patronage m'avait été imposé et celui qui n'allait pas y passer les jeudis, samedis et dimanches en matinée, était montré du doigt par la bourgeoisie pratiquante. Je regardais les prêtres comme étant de sacrés menteurs. D'autre part, je ne voyais pas en eux : l'homme, je les rangeais du côté des femmes, peut-être à cause de la soutane. Après ma première communion, je n'ai plus voulu y aller. Pas question de sacrifier autant d'heures de présence, d'autant qu'arrivent les devoirs et leçons d'école. Là encore j'ai senti l'accord muet de mon père. Quant à ma mère, la voici satisfaite de me récupérer pour quelques corvées. Après tout, j'avais subi cet enseignement religieux en quatre ou cinq ans, suffisant, pensait-elle, pour me marquer à vie, elle-même n'avait pas passé plus de temps au couvent. Elle était une des rares dames de la bonne société à ne pas aller à la messe le dimanche matin. Presque impeccable, en tout cas pure, autant que peut l'être un mortel, elle croyait au Dieu du Ciel et au diable en Enfer, mais elle n'allait pas sacrifier deux heures de son précieux temps pour les patenôtres dominicales !... La questionnant sur son absence à la messe de onze heures le dimanche matin, elle me répondait :

« *Je m'adresse à Dieu directement...* » Quant à la quête, même le pape en personne n'aurait pas réussi à lui soutirer un seul sou percé.